### Naître et renaître (19 mars 2013)



Enquête

Si vous pouviez tout recommencer à zéro, à partir de votre naissance, que changeriez-vous ?

Recherche

1- Refaire sa vie… Entre courage et mirage, entre l’audace d’inventer un avenir neuf et la fidélité aux engagements passés, quelle est la juste attitude ?

2- Face à la mort, quelle approche philosophique ou religieuse (disparaître totalement, recommencer une vie nouvelle ici-bas, rejoindre un au-delà, subsister ou non en personne…) vous semble la plus plausible ? Sur quoi vous fondez-vous pour le dire ?

3- En quoi le baptême est-il une « nouvelle naissance », alors qu’apparemment rien ne change ?

#### Refaire sa vie

« Refaire sa vie » : l’expression relève au moins autant d’une réalité que d’un impératif. Qui n’aurait pas refait sa vie aurait raté quelque chose d’essentiel dans son existen­ce. Cette injonction révèle à quel point cha­cun s’estime aujourd’hui le responsable uni­que de sa vie, enjeu de sa seule liberté. Mais n’expri­me-t-elle pas avant tout le dé­sir d’un amour réussi ? Entre le courage de recom­mencer et le mira­ge d’une vie refaite selon ses souhaits, s’ouvre un discernement né­cessaire sur l’amour invoqué et celui mis en œuvre.

Refaire sa vie par amour, est-ce se recevoir de Dieu ? Tomber amou­reux ne se comman­de pas, quel que soit son âge, et cet état peut conduire à reconsidérer la qualité de sa rela­tion conjugale ou de son état de vie. Sans re­cul ni échange, les forces émotionnelles ne peuvent par elles-mêmes assurer une re­cons­­truction créative malgré toutes nos bon­nes intentions. C’est là toute l’ambiguïté d’un « refaire sa vie » oublieux de ce qui avait jus­tifié un choix de vie pu­bliquement reconnu. Voilà pourquoi la décision de quitter la vie re­li­­gieuse appelle un « déliement » de la part de l’Eglise, afin que la per­sonne puisse pour­suivre librement sa route sans pour autant dénier la vérité de son passé. Mais peut-on échapper à l’illusion, et le faut-il ? La relec­ture de grands mythes de la modernité nais­sante que sont Don Quichotte et Don Juan vient certes réactiver l’illusion tenace d’une autre vie avec ses échecs qui provoquent le rire ; mais elle relance surtout la soif toujours renaissante d’une vie plus juste, plus sûre, plus aimable et aimante qui ouvre l’avenir.

La tradition spirituelle chrétienne l’atteste : recommencer sa vie, c’est d’abord entendre pour soi-même le « suis-moi ! » que le Christ conti­nue de nous adresser à travers les évè­nements qui nous touchent. Marcher à sa sui­te, comme les disciples, nous introduit à une rela­tion d’amour avec le Seigneur, où se con­ver­tissent nos attache­ments sans avenir. Cette suite est possible même après 38 ans de vie immobile, comme l’infirme de la piscine de Béthesda (Jn 5), qui reconnaît la voix espé­rée en aimant celui qui le plonge dans l’eau de la vie.

A l’instar d’Abraham et de Sarah qui à 75 ans prirent la route et cru­rent à la promesse du Seigneur, les « vocations tardives » disent la nouveauté de l’amour qui invite à se donner à tout âge dans une vie qui ne nous appartient plus. Car ma vie n’est jamais seulement la mien­ne ou ce que j’en fais : elle engage beau­coup plus que moi et se tisse constam­ment avec d’autres dans la famille et au-delà. « Le maintien de soi, c’est pour la personne la manière telle de se com­por­ter qu’autrui puisse compter sur elle. » (Paul Ricoeur) C’est en quoi elle touche à Dieu et nous rend responsables.

Revue *Christus*, n° 236, octobre 2012

#### A propos de la mort...

En réponse à un message reçu sur face­book :

*Je ne crois pas en dieu mais pourtant quand je pense à mon père je prie dieu pour qu'il le fas­se revenir. Je ne sais plus où j'en suis. Est-ce que l'au-delà existe ? Comment puis-je savoir si mon pére est heureux la où il est ?*

Je peux d'abord proposer une réponse hu­mai­­ne, avant d'être une ré­ponse croyante, et même chrétienne :

Dès qu'il y a de l'humain, il y a l'intuition inal­térable que ce qui a été vécu ici-bas, les rela­tions, les liens affectifs, les projets, les enga­ge­ments... doivent bien avoir un prolon­gement, ou un accomplisse­ment, ou une sanc­tion (po­si­tive ou négative) au-delà de la mort. C'est là une exigence de justice inscrite dans le cœur de l'homme, et l'on ne trouve pas cette intui­tion chez les animaux. Cette intuition est à l'ori­gine des marques de respect que seuls les humains donnent à ce qui reste de ceux qui sont morts, c'est-à-dire aux corps des dé­funts : les rites funéraires (enterrement, cré­ma­tion, etc...) sont le signe de ce respect, et sont propres à l'homme, y compris préhistori­que. Pour­quoi respecter ce qui n'est plus qu'un corps destiné à se dis­soudre, s'il n'y a pas l'intuition d'un au-delà de la mort ?

Mais si c'est là une attente inscrite dans le cœur de l'homme, on a le choix entre deux attitudes :

- Refuser cette attente, et la considérer com­me une illusion ; croire que la réalité est en fait contraire à notre attente, qu'il n'y a en fait rien à espérer au-delà de la mort, que cette vie mène à une tombe, au néant, au rien, et disparaît progressivement du souvenir de ceux qui restent, que cette vie est donc à propre­ment parler insensée, ab­surde. La sa­gesse serait alors d'en prendre acte, sans se bercer d'illusions "opium du peuple".

Des penseurs passés et présents (André Com­te-Sponville fait partie de ceux-là) ont pris ce parti du désespoir, en affirmant que le sens de l'existence ne peut se trouver qu'à l'intérieur de cette courte pa­renthèse entre notre naissance et notre mort, et pas au-delà. On pourrait leur objecter que c'est là une opti­que de "nantis", de gens qui ont la possibilité de diriger leur vie ici-bas, d'en faire quelque cho­se... Que dire alors à ceux qui ont vécu toute leur existence prison­niers de la misère ou du dénuement, victimes innocentes de l'in­justi­ce et de la guerre ? Quel sens trouver à cette vie si tout se joue uni­quement ici-bas ? Que dire aussi à ceux qui doivent se résigner à la disparition totale de ceux qu'ils ont ai­més ?

- Croire que cette attente humaine corres­pond à une réalité existan­te, bonne, désira­ble, et que le scandale du mal, de l'injustice, de la souffrance et de la mort vient paradoxa­l­e­ment confirmer : car si ce que ces maux contrarient n'existait pas, de quoi ces maux nous prive­raient-ils ? pourquoi nous feraient-ils tant souffrir ? C'est juste­ment parce que nous sommes faits pour cette vie pleine, éter­nelle, juste, affranchie de la mort, que l'expé­rience de la mort physique et du mal fait scan­dale. Même si nous n'en pouvons avoir qu'une intui­tion, même si elle reste un mys­tère, cette réalité désirée que les phi­loso­phies évoquent seulement en termes d' "im­mor­talité de l'âme", les croyants - et tout par­ticulièrement les chrétiens - osent l'affirmer à partir d'une autre expérience que celle de l'at­tente du cœur humain : l'événement de la Ré­surrection du Christ, fêté chaque année à Pâ­ques comme le centre de l'histoire, ce qui lui donne son sens.

#### Sacrements

Les sacrements mettent en communion vi­van­te avec le Christ res­sus­cité. Dans les sa­crements, le Christ se rend présent par un geste et une parole de sa vie publique, car sa résurrection nous en rend contemporains. Bé­nédiction, pardon, guérison, envoi en mis­sion, consécration… autant d’actes de salut du Christ pour aujourd’hui, en direction de son Père et des hommes. Il y associe l’Egli­se, et tous les membres de son corps unis à lui moyennant la foi baptismale. Ce n’est donc pas par eux-mêmes ou pour eux-mê­mes, que les chré­tiens cé­lèbrent un sacre­ment, mais « par lui – le Christ -, avec lui et en lui » et « pour la gloire de Dieu et le salut du monde ».

En tout sacrement, l’Esprit Saint consacre le Christ – et nous avec - à son Père et aux hommes. Le baptême et la confirmation nous consacrent prêtre, prophète et roi avec le Christ pour rayonner de lui au milieu des hom­mes. L’Eucharistie consacre la vie des hommes, ce qu’ils reçoivent de la création et ce qu’ils en font par leur travail.

Pour les catholiques, le mariage est un sa­cre­­ment, et il consacre à Dieu l’amour d’un homme et d’une femme, reçu de Dieu. De mê­me, l'ordination consacre et envoie au service de l'Eglise. Plus mysté­rieux encore, le sacrement du pardon ou des malades consa­crent notre faiblesse accueillie dans la foi et remise entre les mains du Père.